

Les engagements de Letizia Battaglia

Un an après la disparition de Letizia Battaglia, l’Institut culturel italien de Paris a décidé de lui consacrer une exposition retraçant l’ensemble de sa carrière. Letizia Battaglia se considérait elle-même davantage comme une militante que comme une artiste. En tant que photoreporter contre la mafia – ainsi qu’elle aimait se présenter –, elle a photographié les grandes personnalités de la lutte contre la criminalité organisée, comme Giovanni Falcone, Felicia Impastato et Piersanti Mattarella. Elle a photographié les petites filles des quartiers populaires de Palerme, le charme poignant de sa ville et de ses habitants les moins favorisés. Dans sa biographie, ce n’est pas seulement la photographie qui témoigne de son engagement civique. Elle a fait partie des fondateurs du Centre de Documentation « Giuseppe Impastato », elle a été adjointe au maire de Palerme pour les politiques sociales et elle a fait entrer l’art dans l’hôpital psychiatrique de sa ville. Enfin, autre projet qui lui tenait très à cœur, elle a fondé le Centre International de Photographie, un espace de rencontre pour les artistes qui viendraient après elle.

Cette exposition est dédiée aux protagonistes des photos de Letizia Battaglia. À tous les marginaux, aux « fous », aux non indifférents, à ceux qui prennent position, qui s’engagent, et à qui il arrive même parfois de se tromper. À ceux qui luttent pour un monde plus juste. À toutes les femmes qui doivent, encore, se frayer un chemin dans un monde d’hommes, aux petites filles peut-être têtues et boudeuses qu’elles ont été, et aux femmes qu’elles seront et qui, comme Letizia, feront l’histoire. Letizia Battaglia craignait que ses photos soient « muséalisées » et qu’elles perdent leur force civique une fois exposées dans un lieu dédié aux arts. Cette crainte était justifiée, car dans ses clichés, même les tragédies les plus atroces sont empreintes d’une terrible beauté. Nous espérons avoir rendu justice à son engagement civique et à son courage.

- testi per prova orale di traduzione FR → ITA

L'art du mythe

L'art est une réalité puissante : une expérience créative et de recherche pour les artistes tout au long des millénaires et des civilisations ; une expérience cognitive et formative pour ceux qui l'admirent et le vivent en tant que spectateurs. Pour nous les Italiens, il l'est encore davantage, car nous sommes des dépositaires spéciaux de cette merveille de l'existence. Nous le sommes, parce que nous y contribuons depuis toujours : notre histoire est aussi une histoire d'artistes, de mouvements, de tendances et de styles, et nous sommes donc aussi – et plus que toute autre nation au monde – une histoire des arts. Nous avons l'art en nous, en raison aussi de la beauté d'un paysage tellement diversifié et extraordinaire qu'il constitue un des patrimoines les plus beaux et les plus riches de la planète.

La longue péninsule italienne qui se projette dans la Méditerranée, a fonctionné, dans les faits, comme une longue jetée sur laquelle ont débarqué différents peuples, et depuis laquelle nous avons appareillé dans toutes les directions, y compris celle des Amériques. Ce mouvement d'arrivées et de départs – de peuples, de traditions, de cultures, d'économies, de religions et de mythologies – est le pivot de notre culture et de notre identité dans ce qu'elle a de meilleur. Les Grecs sont arrivés sur les côtes des Pouilles, de la Lucanie, de la Calabre et de la Sicile pour fonder des colonies si florissantes et ferventes qu'elles ont constitué comme une nouvelle nation – la Grande Grèce –, ou, comme certains l'ont affirmé à Syracuse, la Grèce d'Occident. Les mythes grecs ont voyagé à la suite des premiers colons et ont constitué un extraordinaire patrimoine d'histoires et d'images, sources d'inspirations de l'art qui s'est succédé ensuite, des Romains aux humanistes, de la Renaissance au baroque, puis jusqu'au néoclassicisme, aux avant-gardes du XX^e siècle et, enfin, jusqu'à aujourd'hui, et pas seulement pour la peinture et la sculpture, mais aussi pour la poésie, la littérature, le cinéma et le théâtre.

Œdipe, ou de l'abîme de l'âme

Œdipe est une figure articulée et complexe de la mythologie grecque. La recherche à l'intérieur de soi-même, le parcours vers la connaissance, le chemin vers la vérité, l'inconscience, la détermination, le fait d'être d'abord une victime, puis le protagoniste de son destin, le dédoublement, l'éénigme, la volonté des dieux et celle de l'individu, la peste et la maladie, le désir passionnel, l'inceste, le meurtre, la condition de fils et la condition de père, le pouvoir, l'intérêt de l'individu et le bien de la *polis*, la ténacité, le regard et la vision, la faute et la libération, l'expiation à travers l'automutilation, et bien d'autres choses encore. Œdipe est sans aucun doute l'un des personnages les plus complexes de la « comédie humaine » (au sens indiqué par Dante et Balzac), c'est une des figures les plus emblématiques – presque « totémiques » – du théâtre et de la culture occidentaux.

La figure d'Œdipe a traversé les millénaires en conservant la force de son dilemme. Déjà présente dans les poèmes homériques, elle trouve son entière plénitude sur la scène dans les pièces d'Eschyle et d'Euripide (qui ne sont pas parvenues) et de Sophocle, qui lui consacre deux tragédies – *Œdipe roi* et *Œdipe à Colone* – qui deviennent des paradigmes de la tragédie grecque. Cette figure d'une rare puissance a intéressé tous les arts et inspiré des œuvres devenues iconiques. Une tout particulièrement : *Œdipe explique l'éénigme du Sphinx* de Jean-Auguste-Dominique Ingres. Elle se réanime ensuite au xx^e siècle grâce à Freud, qui l'examine en tant qu'emblème des dynamiques de l'inconscient. Elle constitue un sujet d'enquête et de recherche pour toutes les avant-gardes, de l'expressionnisme au surréalisme, du symbolisme à la peinture métaphysique : Moreau, Ernst, de Chirico, Cagli et Bacon. Igor Stravinski compose l'oratorio *Oedipus Rex* en 1927 ; André Gide et Jean Cocteau lui consacrent des œuvres littéraires, jusqu'à Giovanni Testori.

Œdipe roi est la tragédie du dévoilement de la vision, de la découverte progressive d'une double vérité, d'une vérité cachée sous la réalité. Tragédie du regard révélateur et de sa négation à travers l'automutilation, et donc tragédie d'une introspection complète et absolue, comme renoncement à la complétude de la vie, s'il est vrai que la vue est le sens pivot de la condition humaine.

Le « métier d'écrire » d'Italo Calvino

Il est des écrivains dont la correspondance fait partie intégrante de l'œuvre. Tel est le cas de l'Italien Italo Calvino (1923-1985), l'un des romanciers les plus importants et les plus lus du XXe siècle. A l'occasion du centenaire de sa naissance, Calvino connaît une véritable renaissance, dont participe la publication du *Métier d'écrire*, une pièce maîtresse de son travail, qui paraît en français. Ce recueil contient plus de trois cents lettres rédigées tout au long de son existence, témoignage irremplaçable d'un homme du XXe siècle dont le regard balaye toute la littérature italienne de son temps, portant sur elle un regard empreint de passion critique.

Personnalité pudique qui se refusa à tenir un journal, Calvino y confesse rarement des événements intimes. A peine apprend-on, en 1964, au détour d'une phrase, alors qu'il visite sa ville natale de Santiago de las Vegas (à Cuba, où ses parents avaient effectué une mission de botanique), l'existence d'une compagne, la traductrice argentine Esther Judith Singer. Car l'intimité que confie l'auteur de *Palomar* à des amis qui ont pour nom Pier Paolo Pasolini, Elsa Morante, Natalia Ginzburg, Leonardo Sciascia, Michelangelo Antonioni, Norberto Bobbio – et autres figures de la vie publique italienne de l'après-guerre – ou encore Gore Vidal et Fernand Braudel, est d'une autre nature. Pour ce membre de l'Oulipo, elle se situe dans la proximité avec la littérature, la phrase, les mots.

Toutefois, si les lettres de Calvino tournent presque exclusivement autour d'une activité littéraire protéiforme, la politique n'est jamais loin. Pour cet ancien résistant, membre du Parti communiste italien jusqu'à sa douloureuse rupture en 1957, écrire n'est pas dissociable de connaître, et la littérature est un outil de l'émancipation du peuple. Ces écrits dressent un panorama sans égal de cinq décennies de la vie intellectuelle italienne, une période où domine la mémoire des luttes partisanes.

L'Hôtel de Gallifet

A partir de 1784, l'architecte Etienne-François Legrand secondé par le sculpteur Jean-Baptiste Boiston commence la construction d'un hôtel particulier destiné au président du Parlement de Provence, le marquis Simon-Alexandre de Galliffet. L'hôtel conserve ses façades d'origines sur cour et sur jardin ; elles sont relativement austères et caractéristiques du style néoclassique. Chacune est ornée par un portique monumental reposant sur six colonnes ioniques. A l'intérieur, l'aménagement est singulier. Le vestibule et le salon communiquent entre eux par des ouvertures ménagées entre des demi-colonnes ioniques (dans le vestibule) et des demi-colonnes corinthiennes (dans le salon). Des miroirs placés entre les entre-colonnes multiplient les perspectives à l'infini et créent une impression d'espace plus vaste. Caractéristique du mouvement néoclassique, l'évocation du monde antique s'exprime dans les plafonds peints. Le salon est décoré de panneaux d'arabesques de style pompéien. Pendant la Révolution, l'hôtel est confisqué à ses propriétaires. Il est affecté au ministère des Relations Extérieures. Le célèbre comte de Talleyrand-Périgord y donne en 1798 une somptueuse fête en l'honneur de Madame Bonaparte.

L'Etat italien fait l'acquisition de l'hôtel de Gallifet en 1909 et y installe dans un premier temps son ambassade. En 1938, l'ambassade déménage à l'hôtel de Boisgelin. L'hôtel de Gallifet sert aujourd'hui de cadre à l'Institut culturel italien. Des expositions temporaires et de nombreux événements culturels y sont régulièrement organisés.